

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par

E. D. FORGUES

LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR MISTRESS
CATHERICK.

I

Quand son fils vint à examiner secrètement le registre, il s'aperçut qu'au bas d'une des pages consacrées à l'année 1803, on avait laissé un blanc assez étendu. C'était là une occasion dont il tira parti, vous savez comment.

Je fus assez sotté, quand il me conta son histoire, pour m'intéresser à lui, pour m'apitoyer sur son compte dans une certaine mesure.

Je le trouvais durement traité. Si son père et sa mère n'étaient point mariés, ce n'était pas sa faute, après tout ; et ce n'était pas non plus la leur. Une femme plus scrupuleuse que je ne l'étais, — une femme qui ne se fût pas mise en tête d'avoir une montre d'or et sa chaîne, — aurait elle-même trouvé pour lui quelques excuses. Dans tous les cas, je lui gardai le secret, je protégeai le mystère de ses opérations.

Il fut quelques temps à se procurer une encre de la couleur voulue, ensuite à se faire une écriture pareille à celle du registre. Mais il finit par réussir, et rendit l'honneur à sa mère, alors qu'elle reposait déjà dans la tombe ! Jusque-là, je ne conteste pas qu'il se soit conduit envers moi d'une manière loyale ; il me donna la montre et la chaîne promises, sans lésiner sur le prix.

Selon vos paroles de l'autre jour, mistress Clements vous a révélé tout ce qu'elle a pu savoir. Je n'ai pas besoin d'insister ici sur les colomnies dont j'ai souffert, souffert injustement, je l'affirme de la manière la plus positive. Vous devez savoir, tout aussi bien que moi, quelles suppositions entrèrent dans la tête de mon mari, quand il découvrit que nous avions, le beau gentleman et moi, des entrevues secrètes, des causeries mystérieuses. Mais vous ignorez, en revanche, comment se dénouèrent ces relations suspectes entre moi et mon amoureux prétendu.

Quand je vis le tour qu'avaient pris les choses, les premières paroles que je lui adressai furent celles-ci : — « Faites-moi justice ! — Enlevez à ma réputation cette souillure que, vous le savez, je n'ai jamais méritée. Je n'ai pas besoin, je n'exige pas que vous fassiez à mon mari des révélations complètes ; — engagez-lui seulement votre parole de gentleman qu'il se trompe complètement, et que j'en ai nullement encouru le blâme dont il croit pouvoir me flétrir. Rendez-moi du moins cette justice, en échange de tout ce que j'ai fait pour vous. . . »

Il me refusa tout net, et sans périphrases. Il me dit, tout simplement, qu'il avait intérêt à laisser dans leur erreur mon mari et tous ses voisins, — parce que, tant qu'elle durerait, ils n'en viendraient jamais, bien certainement, à soupçonner la vérité. Je ne manquais pas de résolution, et je lui répondis que je me chargeais de la leur dire moi-même, cette vérité menaçante. Sa réplique fut courte et allait au but — « Je n'avais qu'à parler, et en le perdant, je me perdais. »

Oui vraiment ! les choses en étaient là. Il m'avait volontairement dissimulé les risques où je m'engageais en l'assistant. Il avait abusé de mon ignorance ; il m'avait tentée par ses cadeaux. Avec le récit de sa vie il m'avait intéressée, et le résultat de tout cela, c'est que j'étais maintenant la complice de son crime. Il m'avoua

la chose avec un sang-froid parfait, et termina en me disant pour la première fois, quelle effroyable punition il avait encourue, punition réservée également à quiconque avait trempé dans son œuvre criminelle.

En ce temps-là, la loi n'était pas aussi indulgente qu'elle l'est maintenant, si j'en crois ce qu'on dit. La potence n'était pas réservée aux seuls assassins ; et les condamnées n'étaient point traitées en belles dames qui ont eu des malheurs. J'avoue qu'il m'effraya, le vil imposteur, le lâche coquin. Comprenez-vous, maintenant, quelle haine j'ai dû lui porter ? Il n'était pas assez fou pour me réduire absolument au désespoir. Je ne suis pas de l'espèce des femmes qu'on peut impunément pousser à bout ; — il le savait, et m'apaisa sagement par ses propositions pour l'avenir.

Je méritais quelque récompense pour le service que je lui avais rendu, et quelques compensations pour le tort que j'avais souffert. Il était tout disposé, — généreux comme un voleur ? — à me consentir une belle rédevance annuelle, payable tous les trois mois, à deux conditions. D'abord, un silence complet, — dans mon intérêt aussi bien que dans le sien. En second lieu, je ne devais plus bouger de Welmingham, sans l'en avoir averti au préalable, et avoir obtenu de lui ma permission de voyage.

A Welmingham, en effet, où les femmes honnêtes me fuyaient, les commérages de la table à thé ne risquaient point de m'induire en quelques révélations indiscrettes ; à Welmingham, il m'avait toujours sous la main. Cette seconde condition était bien dure ; — je l'acceptai cependant.

Je n'ai pas à vous ennuyer de beaucoup de détails personnels, relativement à tout ce qui s'est passé. Il suffira de vous dire que je m'en tins fidèlement aux termes du marché conclu, et que, en retour, je jouis paisiblement de ma confortable annuité, payée à jour fixe tous les trois mois.

De temps en temps, je faisais un petit voyage pour rompre la monotonie de mon existence, jamais n'omettant de demander congé à mon seigneur et maître, et n'essuyant guère de refus.

Une de mes plus longues excursions hors de mon domicile, fut le voyage que je fis à Limmeridge pour aller soigner une demi-sœur à moi, qui s'y mourait.

Anne était venue avec moi ; j'avais, de temps en temps, au sujet de cette enfant, des caprices, des fantaisies, et, dans ces moments-là je devenais jalouse de l'influence que mistress Clements exerçait sur elle. Je n'ai jamais goûté mistress Clements. C'était une pauvre femme sans idées, sans énergie, et de temps en temps, il ne me déplaisait pas de la tourmenter en lui reprenant Anne pour la garder avec moi. Ne sachant trop que faire de ma fille, dans le Cumberland tandis que je restais au chevet de la malade, je la mis à l'école de Limmeridge.

La dame du château, mistress Fairlie (une femme remarquablement laide, la quelle avait trouvé moyen de se faire épouser par un des plus beaux hommes d'Angleterre), m'amusa infiniment par le goût très-vif qu'elle prit pour ma petite fille. Le résultat fut que celle-ci n'apprit rien à l'école, et qu'elle fut calinée à Limmeridge-House. Entre autres fantasques imaginations dont on meubla sa jeune cervelle, se trouva cette sotté manie de se mettre toujours en blanc. Moi qui déteste le blanc, et qui ai toujours, au contraire, aimé les couleurs un peu sobres, je projetai de lui ôter cette fantaisie de la tête, dès que nous serions revenue chez nous.

Chose étrange à dire, ma fille me résista obstinément. Quand il lui arrivait de se coiffer d'une idée, elle était comme sont en général les pauvres d'esprit, aussi tenace qu'une mule rétive. Nous eûmes de belles disputes ; et mistress Clements qui n'aimait pas, je suppose, à en être témoin, offrit d'emmener Anne dans la capitale où elle allait s'établir. J'aurais dit "oui"